

28 Spt. 1974

# Les artistes de plus de trente ans ne peuvent participer à la Biennale de Paris

## Il faut aller chercher à Menton un panorama réel de l'expression contemporaine

Puisqu'au 30 septembre se tient la fameuse Biennale internationale d'Art de Menton. M. Pierre Raterron, artiste, demeurant à Conflans-Sainte-Honorine, connu pour son aventure de la « Planette Carrée » dont une exposition vient d'avoir lieu à Lausanne, et organisateur à Paris de l'originale exposition sur Paris et la Seine en l'an 3000, participe à cette Biennale de Menton où quelques toiles illustrent une fois de plus son aventure de la Planète Carrée.

A son retour de Menton il nous a confié quelques-unes de ses impressions à propos de cette manifestation dont l'invité d'honneur est Picasso avec 23 œuvres dont

plusieurs inédites. Voici donc les réponses de Pierre Raterron à quelques-unes de nos questions :

— Pourquoi Menton ?

— « Qu'une ville comme Menton, aussi éloignée de la capitale que puisse l'être une ville française, organise l'une des deux seules Biennales d'Art qui soient importantes sur notre territoire, voilà qui a de quoi surprendre. Et pourtant, entre ces deux manifestations prestigieuses, celle de Paris et celle de Menton, seule cette dernière constitue un panorama de l'expression contemporaine en peinture, sculpture et gravure ».

— Pourquoi la Biennale de Paris n'est-elle donc pas satisfaisante ?

— « La Biennale de Paris s'est donné volontairement un critère de sélection particulier : les artistes qui veulent y participer ne doivent pas être âgés de plus de 35 ans ; s'il est heureux que les jeunes aient la possibilité de présenter leurs tentatives, leurs suggestions ou leurs travaux dans le cadre de cette manifestation — surtout en un temps où la jeunesse fait l'objet de sollicitudes multiples de la part des responsables de tous horizons — en revanche, il est regrettable que les plus de 35 ans n'aient pas le bénéfice d'une telle possibilité dans la capitale, sous le prétexte qu'au-delà de cet « âge limite », les artistes sont à même de se « débrouiller » par leurs propres moyens... Quelle erreur ».

— C'est pourquoi avec la Biennale internationale d'art, qui en est à sa dixième édition, Menton prend la relève de Paris.

— Cette biennale attire-t-elle beaucoup d'artistes ?

— Près de huit cents œuvres de 320 artistes sont présentées aux trois niveaux du Palais de l'Europe ».

— Qu'est-ce qui fait sa valeur ?

— « L'unité, la qualité et l'évidence... »

Unité, par la disposition des œuvres dont l'éclectisme des démarches est cependant mis en valeur, de l'abstraction la plus lyrique à l'hyper-réalisme le plus agressif.

Qualité, par le choix des œuvres représentatives du « moment actuel » de chaque artiste invité, qu'il soit célèbre ou inconnu du grand public.

Evidence, par les œuvres qui s'imposent d'elles-mêmes sans recourir aux références littéraires, et aux modes d'emploi intentionnels qui

encombrent depuis trente ans l'expression plastique.

Cette présentation exceptionnelle est imputable à un homme, Emile Marzé, secrétaire général de la Biennale. Peintre avant tout, il appartient à cette catégorie d'êtres, trop rares de nos jours, qui trouvent en eux assez de lucidité, de ténacité, d'enthousiasme pour mener de pair leur propre cheminement vers la création et une activité aussi exaltante qu'ingrate destinée à faire mieux connaître l'expression contemporaine et combattre les préjugés qui s'y attachent.

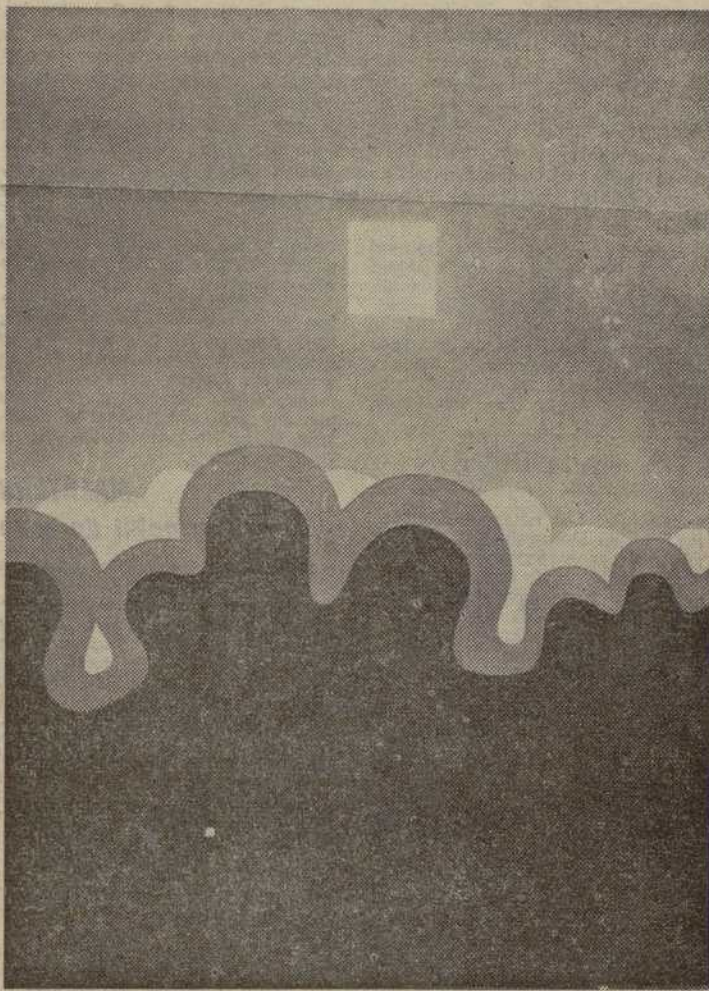
— Cette Biennale bénéficie-t-elle d'une aide officielle ?

— A ce propos, il semble que la participation étrangère soit plus significative que la représentation nationale. Cela tient sans doute au fait que des organismes officiels comme le British Council, le Service de la Propagande artistique belge, le Centre international d'art constructif, pour ne citer qu'eux, prospectent et prennent en charge les artistes dont les travaux sont susceptibles d'intéresser le public international. Ce n'est malheureusement pas le cas dans notre pays où les organismes semblables ont tirillés entre plusieurs ministères et se résignent, le plus souvent, à prendre comme critère de représentativité, celui d'une notoriété obtenue dans des circuits de diffusion où la rentabilité immédiate est une des principales finalités.

— Parmi tous les participants avez-vous noté quelques noms à retenir ?

— Il y en a beaucoup mais en voici quelques-uns : Raza, peintre indien qui réalise une synthèse entre la symbolique de sa tradition et son appartenance à un monde actuel qu'il dépouille de toute angoisse apparente afin de le réorganiser avec une gravité mystique et sévère ; Gentils et sa « Samothrace » authentique et baroque, grandiose et pitoyable ; Moget, ivre d'un espace qu'il suggère au-delà des limites de la toile ; Mongillat dont les microcosmes clos contraignent le délire à s'organiser à l'intérieur de leurs limites ; Marzé que l'obsession du temps qui s'écoule amène à préférer l'ombre, en attente d'une vérité inélabile et redoutée, et des gens comme Kim, Fijalkowski, Nallens, Paganelli, Kacere, Lepplien, Pijuan, Algardi, Downing, Baglini, Jones, Rizzi et Narayan... »

Recueilli par Ph. LERAY.



De Raterron : « Et ce monde devient le nôtre » dans la ligne de l'Aventure de la planète carrée (Photo Michel Boccas)

L'ART VIVANT - (M)  
26, rue Treillard - 8°

Déc. 1974

### AU LECTEUR

L'Art Vivant passe à huit francs. L'Art Vivant devient bimestriel (c'est-à-dire que, ne paraissant pas durant les quatre mois de l'été, il sortira tous les mois et demi, entre le 1er octobre et le 15 juin). L'Art Vivant, en revanche, passe à 56 pages.

Pourquoi ces changements ? D'abord parce que, pas plus que nos confrères, nous n'échappons à la crise de la presse écrite. L'augmentation vertigineuse du prix du papier et de l'impression, la hausse des tarifs postaux, créent une situation grave dont hebdomadaires et quotidiens ont analysé ces derniers temps les composantes (v. Le Monde, le Quotidien de Paris, etc...). Tout se passe comme si le gouvernement, au lieu d'aider la presse écrite comme c'est le cas en d'autres pays, n'avait de cesse de la voir disparaître, puisque elle est la seule encore — après la mise au pas de l'ORTF — à diffuser une information libre (On ne parle pas, bien entendu, de cette presse pourrie, financée par les marchands de canons, qui elle, est plus florissante que jamais). Huit francs, c'est donc le prix coûtant, désormais d'un exemplaire de L'Art Vivant (1).

Mais il y a une autre raison à ces changements qu'économique. L'Art Vivant est né dans la foulée de mai 68. Il s'agissait alors, dans un pays passiste, de faire admettre la réalité de l'art contemporain. Un grand travail d'information a été fait, mois après mois, puis année après année. Et c'était sans doute un pari insoutenable, il y a 6 ans, dans un pays où l'on se précipite par centaines de milliers voir une (médiocre) exposition impressionniste mais où l'on boude encore l'art d'aujourd'hui, de lancer une revue d'avant-garde. Ce pari, nous l'avons tenu. L'Art Vivant est sans doute, à l'heure actuelle, dans son genre, la revue la plus largement diffusée, non seulement en France mais encore à l'étranger.

Il reste que, six ans après, les conditions objectives ont changé et que nous pensons que le travail à faire doit, désormais, être d'une autre nature. L'avant-garde s'est institutionnalisée, elle a maintenant ses organes de diffusion, ses galeries, ses critiques, ses cotes. Cela ne va pas sans péril.

On assiste à d'étranges marchandages et à d'étranges règlements de compte (V. notre réponse à Art Press, ci-contre). Nous avons imprudemment parlé, en juillet, (n° 51) de l'exposition Projekt : à la voir, nous avons constaté qu'elle était plus que médiocre (et plus que suspecte). Et la prochaine Biennale de Paris ne sera sans doute pas meilleure. Nous avons autrefois défendu avec enthousiasme Support/Surface : aujourd'hui, nous serions plus circonspects, face à l'imposture de certains de ses représentants.

Euphorie mais aussi inflation : à la faveur de ce nouveau marché et dans son ombre, fleurissent maintenant les pires confusions. Tel ce soi-disant « art sociologique » dont la terminologie stupide recueille tout ce que le Paris des arts a produit de plus médiocre et de plus frelaté en matière d'avant-garde. Et c'est dans ce climat de brouillage et d'incertitude que se pointe à l'horizon l'énorme paquebot de luxe que sera Beaubourg, flanqué de ces dizaines de petits remorqueurs que sont les galeries ouvertes à ses flancs depuis un an ou deux. Comment répondre à cela, à cet état de fait, et au fait, encore, que la province continue, plus que jamais, de crever alors que les choses essentielles ne sont ni faites, ni dites ? Il faut donc désormais réfléchir, se donner du temps, refuser l'impatience. On a même pensé, un moment, devenir trimestriel, sortir une grosse revue de réflexion et d'analyse. C'était tentant. C'était un piège. On ne peut pas prendre ses distances, se retirer de la bagarre, compter les coups. On reste donc, plus sûr que jamais de ce qu'il y a à faire. Mais on s'accorde un tout petit peu plus de temps. Le temps de faire des numéros plus réfléchis, plus solides, plus épais. Joyeux Noël à tous !

L'ART VIVANT

(1) Si vous voulez nous aider, une solution : abonnez-vous. On récupère alors les 50% du prix qu'on laisse au monopole des Messageries. 2 000 abonnés de plus seulement, et nous sommes matériellement assurés de continuer.

L'EXPRESS  
25, rue de Berri - 8°

11. Nov. 1974

### ART Les peintres paysans de Huxian

La Chine de Mao compte des peintres par milliers — plus sans doute que l'Occident, car l'image inventée y prime encore la photographie. Ils se divisent en cinq grandes catégories : les peintres traditionnels, qui utilisent l'encre et le papier de Chine pour acclimater les sujets socialistes au vieux paysage chinois ; les peintres à l'huile, spécialistes du réalisme socialiste ; les « peintres de propagande », qui traduisent ce style dans le langage de l'affiche ; les peintres de bandes dessinées ; et les graveurs sur bois. Tous ont en commun d'être des professionnels et d'avoir supprimé impitoyablement de leur œuvre toute personnalité.

Mais il y a l'exception : les peintres paysans de Huxian, ville à 1 500 km au nord-ouest de Pékin. En 1958, le président Mao avait demandé que tous participent à la création. Ouvriers et paysans se mirent à peindre à travers la Chine entière. Peu à peu, le mouvement s'effrita. Seuls les paysans de Huxian persévèrent.

Aujourd'hui, ils sont six cents. Ils peignent pour s'amuser, après le tra-

vail aux champs et le dimanche. Ils n'ont reçu aucun enseignement. Ils achètent eux-mêmes les pinceaux, la gouache et le mauvais papier sur lequel ils exécutent leurs œuvres. Ils n'ont pas d'atelier : ils peignent chez eux et comme ça leur chante.

Ca leur chante de cent façons différentes. Il en est même qui manquent de talent, comme pour prouver qu'il n'y a pas de règle à Huxian. Ils racontent les travaux et les jours avec spontanéité et raffinement. Couleurs et lignes s'agencent en toute liberté. Bien sûr, on retrouve les tracteurs, les camarades orateurs, l'instruction militaire, etc., mais emportés, dissous dans le rythme de compositions décoratives jusqu'à l'abstraction. « La peinture, pour eux, joue un peu le rôle de journal intime », raconte le peintre Zao Wou-ki, qui vient de visiter Huxian.

Aujourd'hui, leurs qualités frappent même les responsables artistiques. On vient de loin voir les peintres paysans de Huxian s'instruire auprès d'eux. On a mis à leur disposition deux salles d'exposition. Enfin, on songe à montrer leurs œuvres en Occident : il est question d'en exposer un choix à la prochaine Biennale de Paris. P.S.

L'arrosage vu par un paysan de Huxian.

